

Crainte salutaire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 43

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202762>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Comment ? Déjà midi ? Comme le temps passe... Je me sauve...

Que faire ? Pour ne pas passer pour des « mufs » et par pure politesse de cour, madame et monsieur s'y opposent.

— Mais non, cher ami, restez donc. A la fortune du pot...

— Inutile ! Inutile !

— Si, si, ... mettez un couvert pour monsieur, Justine.

— C'est trop de dérangement. Si j'avais su que ce fût si tard... Dans tous les cas, ne faites rien pour moi...

Ah ! le malin sait bien qu'un supplément au menu n'est point nécessaire et, mentalement, il se poulèche les babines. Le tour est joué.

Mais il y a encore un genre de pique-assiette plus mesquin que ce coureur de bons morceaux. C'est le pique-assiette avare. Celui-là est l'espèce modèle et dangereuse dont on ne saurait trop se garer. Ses incursions sur la table d'autrui sont calculées à quelques centimes près ; elles entrent dans l'établissement de son budget quotidien. Elles figurent dans ses comptes. Ce n'est plus ni de la misère, ni de la gourmandise, c'est de l'exploitation organisée et justifiée par des chiffres.

En général, le pique-assiette par avarice « a des moyens », comme l'on dit. Cependant, il déplore toujours la cherté du temps et la difficulté de nouer les deux bouts. On sait à quoi s'en tenir sur cette antienne, on ne répond pas. D'ailleurs, le pique-assiette par avarice habite généralement hors de ville, même à quelques kilomètres. Voire plus loin. Il vient deux ou trois fois par mois — quelquefois davantage — pour affaires, le matin. Et, vers midi, vous le voyez arriver tout rayonnant.

— Bonjour ; ça va ?

Et il s'assied. Impossible de ne pas l'inviter. D'ailleurs, soyez tranquille, il ne s'en ira pas. Vous pouvez attendre, vous pouvez retarder le service, vous pouvez même annoncer votre départ — vous ne dinez pas à la maison, vous êtes invité — peu importe, l'avare est tenace, il espère toujours et, même si vous sortez, même s'il voit s'évanouir l'illusion d'un repas gratuit, il sortira à vos côtés, il vous accompagnera au tram, au chemin de fer, au bateau, espérant toujours en quelque providence, en quelque hasard propice aux Harpagnons. Et si, enfin, toute espérance lui échappe, il vous quittera navré, en murmurant d'un air résigné comme dernier adieu :

— Eh bien ! voilà ! Je dînerai à la Consommation.

C'est l'abomination de la désolation. Pensez. Il a averti chez lui qu'il ne mangerait pas. Et comme il est célibataire et paye une légère pension, le dîner du jour sera décompté. Mais, cependant, il faut se nourrir. Alors, notre bonhomme a calculé qu'un dîner au restaurant équivaldrait au prix de son voyage en troisième classe. Donc, s'il évite ces frais, en « s'invitant », son voyage est payé. Il fera de même pour le souper, que sa maîtresse de pension décomptera aussi, et comme il ne va ni au café, ni à la brasserie, notre pingre se trouvera encore avec un bénéfice. Et voilà. C'est très simple, mais peu digne d'admiration.

Quel vilain monsieur que le pique-assiette avare.

LE PÈRE GRISE.

La lettra à Djan-Daniet et elliaque à son valet Metsi.

Djan-Daniet à Metsi à Gros, que demorâve pè lo Crêt dâi Sapalle, l'avâi zon z'u dou valets, ion que l'avâi bâtsi Metsi po cein que lo père-grand s'appelâve dinse, et l'autre Manu- vet, que l'îre assebin lo nom dau bouibo ào régent. Clliau dou valets étant bin vègnâi, et

quand l'è qu'urant quieinze ào seije ans lau père lè z'avâi einvouyi dein lè z'Allemagne por lau z'appreindrè à talematsi, cà, ào dzo de vouâ, s'on ne sa pas talematsi on bocon on passe por on tatipotse. L'irant pè Nidrepipe et, à cein que desant, vè dâi prou galèze dzeins que l'étant dâi bon paisan quemet Djan-Daniet ; et Metsi et Manu- vet, suli quemet dâi vilho derbon, apprenyant à fère tot cein que sè preseintâve : l'ariâvant, gouvernâvant lè modze et lè bolet, abrèvâvant, traisant lè fémé, po bin dere ie bâosenâvant et lau père étâi pardieu bin conteint de savâi qu'omète sè dègremlhivant pè clliau z'Allemagne. Einfin quie, tot allâve quemet su dâi ruvettes, quand, tot d'on coup, ào gros dâi feins, vaitcè que mè cors vîgnant malâdo ti lè dou ein on iâdzo. L'avant atrapâ on'escarlâtine à cein que desâi lo mâdzo et falli teni lo lhi ào tsaut grantenet, que ne pouâvant pas pire ècrire à lau père z'et mèrè po cein que lo papâi l'arâi pu betâ la maladi à quauquon d'autro. L'affère alla tellement mau que lo pouro Manu- vet ma fâi passâ l'arma à gautse et que fut einterrâ pè clli Nidrepipe. Adan lo maître sè dèpatse d'invouyi oquie à Djan-Daniet po lài dere que ne falliâi pe rein mè compta su Manu- vet, qu'îre môr et einterrâ, et que Metsi l'étâi bin malâdo assebin. Cllia lettra l'îre fète ein tutchè et Djan-Daniet l'avâi portâie po la bailli à lière ào régent que prâo su savâi talematsi du que l'avâi étâ pè l'Écoula normâla. Ma noutron régent ein savâi tot fenameint justo po sè fère battre, ne put pas lière lo papâi à tsavon, seulement que put dere à Djan-Daniet que sè valet irant mau fotu et que ion étâi môr, mâ que la lettra étâi mau fète, lè mots étant bin imbarbouilli et veri à bètsevet, po cein que lè tutchè mettant la tsèri dèvant lè bâo, et ne pouâve pas dere ào justo se l'étâi Metsi ào bin Manu- vet que viquessâi-adi. Vaitcè mon pouro Djan dein ti sè z'état : peinsâ-vâi assebin, ion de sè valottet einterrâ dein lè z'Allemagne et ne pas pi savâi lo quin l'îre. Adan, ein arreveint à l'otò, preind 'na follie de papâ et sè met à grabouilli oquie po Metsi, du que l'étâi lo pllie vilho. Vaitcè cein que lài desâi :

« Metsi, mon valet,

» Mè et ta mère on è tot ein cousin stau
» taimps, po cein que lo régent n'a pas su no
» dere se l'è tè que t'îr môr ào bin se l'è Manu-
» vet. Se n'è pas tè, te foudrà no z'ècrire oquie
» po no dere se l'è Manu- vet ; et se l'è tè, faut
» que Manu- vet no lo diesse tot parâi. Ta mère
» tè regrette bin et mè ie bâvo on verro à vou-
» tra santè à ti lè dou.

» Ton père,

» Djan-Daniet feu Metsi. »

Onna senanna apri, pè l'otò on recévessâi onna lettra que Metsi l'avâi ècrita et que sè desâi dinse :

« Mon pouro père,

» Ie vo z'avertô que ni'è pas mè que su môr,
» l'è mon frère Manu- vet ; mâ l'è la vretâ que
» i'è étâ bin pllie malâdo que li : i'è zu l'escar-
» latine que tota la pi m'a plliemâ quemet à
» n'on caion.

» Voutron valet que repreind tot parâi lo bin,
» Metsi. »

MARC A LOUIS.

Crainte salutaire.

Les médecins de Molière avaient la manie de la saignée et du clystère ; les médecins d'aujourd'hui ont la manie du bistouri. Avec eux, il faut toujours couper.

— Qu'avez-vous ; vous avez mal ?... Où, là ?... Montrez... Ce n'est rien... Asseyez-vous, on va vous opérer.

Et si on se laisse faire, ça y est.

L'autre jour, en Algérie, un Arabe se présentait à l'hôpital. Il devait soutenir son ventre à pleines mains pour pouvoir marcher. Sous

son burnous, ses intestins s'échappaient ; un coup de coutelas les avait à peu près mis à nu.

L'Arabe, gémissant, fut conduit à la salle de visite :

— Mon ami, lui dit naturellement l'interne, assieds-toi là ; nous allons t'opérer.

Affolé, l'Arabe se dressa, reprit son paquet d'intestins en débâcle et s'enfuit. Les médecins le tenaient pour mort.

Trois mois après, il revenait à l'hôpital pour une fracture du bras ; son ventre se portait à merveille.

— Qu'as-tu fait ? lui demanda le chirurgien, stupéfait.

— J'ai mis, répondit-il avec sérénité, du sable que saupoudrait du marc de café, du safran et de la peau de serpent...

— Et alors, ton mal ?

— Vous êtes bien honnête : je suis tout à fait guéri.

Le trembleur converti.

VIEILLE CHANSON EXTRAITE D'UN VIEUX RECUEIL

Un de nos trembleurs extrêmes
Qui frémit rien qu'au seul nom
Des partis et des systèmes
Dont on parle en nos cantons,
Un jour étant à la table,
Des gueux où l'on l'invita,
Dit, en jurant comme un diable :
Ne goûtez pas ce vin-là.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera. } bis.

A la porte ici qu'on veille,
Ou je vais me trouver mal.
Monsieur, dans cette bouteille,
Vous cachez un libéral.
Ce vin n'est qu'un rien qui vaille,
Son fumet vous monte là,
Et pour l'homme qui travaille
L'eau fraîche vaut mieux que ça.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Après le vin ordinaire,
On fit sauter un flacon.
Quoi, dit-il, plus en colère,
Vous allez jusqu'au bouchon ;
C'est du pur radicalisme,
Ce vin vous assommera ;
Dans un affreux despotisme
Son goût vous entraînera.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Quelle horreur ! sur votre table,
Quoi ? vous avez des rôtis !
A ce mets trop confortable
Vous livrez vos appétits !
Vous êtes des anarchistes,
Votre ventre en crévera ;
Ces rôtis sont communistes,
Ça vous empoisonnera.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Hé quoi ! des sauces piquantes
Accompagnées d'autres plats !
A ces choses succulentes
Vous livrez vos estomacs !
Tous ces plats sont fourriéristes,
Votre exemple nous perdra.
Que diront les égoïstes
Quand tout le monde en voudra.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Quoi ! vous avez des serviettes,
On vous sert aux petits soins,
On vous change vos assiettes,
Comme à moi, ni plus ni moins ;
Vous avez des domestiques.
Mes amis, de ce train-là
Bientôt dans la république
Le riche nous servira.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde chantera.

Eteignez-moi ces lumières
Et rentrez dans vos maisons.
Qu'entends-je ? au lieu de prières
Des discours et des chansons !